

# LE PETIT TINTAMARRE

Paraît tous les Samedis.

16 Avril 1857.



On s'abonne, à Paris, au Bureau du Journal, rue Montmartre, 93; à la librairie MARTINON, rue de Grenelle-Saint-Hippolyte, 14, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. Les abonnements se prennent pour un an et du 1er de chaque mois. Pour Paris, 6 francs; pour les Départements, 8 francs.

Tome premier.

## ÉPHÉMÉRIDES À JET CONTINU

ANNÉE 1857

Cicéron a dit que l'histoire était la *messagère de l'antiquité*.

Jé trouve que, pour un homme qui portait de si beau linge sous son talma, Cicéron n'a pas complété sa pensée; il aurait dû ajouter : *Et l'Ephéméride est le facteur de la postérité*.

Citrouillard, pour cette fois seulement, complétera Cicéron pour l'année 1857.

### JANVIER — 1616



Les Hébreux entrent dans le désert, où Félicien David les bassine de sa musique.

### FÉVRIER — 1559



Henri II joue avec Montgomery, qui lui met sa lance dans l'œil pour mieux lui faire voir le coup.

### MARS — 1048



David compose des psaumes et envoie son adhésion à la Société des auteurs dramatiques.

### AVRIL — 914



Hérispé, pour tuer le temps, tue sa femme, sa sœur et son beau-frère.

### MAI — 1840

Des missionnaires partent pour la Chine, dans le but de racheter des Chinois, qu'ils vendent à la mère Moreaux, pour les débiter à deux sous aux Parisiens.



### JUIN — 000 avant J.-C.



Apollon, en jouant de la lyre, garde son sérieux et les cochons.

### JUILLET — 720



Des hirondelles s'émancipent sur les yeux du père Tobie. Il en devient aveugle pour le restant de ses jours.

### AOUT — 1916

Sémiramis invente les jardins suspendus; des sergents de ville les lui font retirer.



### SEPTEMBRE — 1853



Alexandre Dumas prend la ville de Soissons pour une poudrière et ses lecteurs pour des idiots. (*Voir ses Mémoires.*)

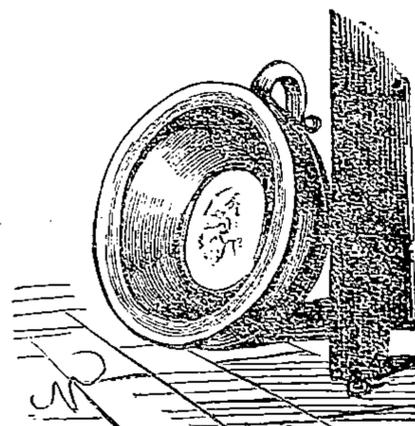
### OCTOBRE — 1647 après J.-C.



Naissance de Moïse. Ses parents le trouvent si bien réussi qu'ils l'exposent.

### NOVEMBRE — 1648

Le conseiller Broussel est relâché.



DÉCEMBRE — 413



Alcibiade joue de la flûte et des jambes pour se soustraire à la vengeance des Athéniens.

Nous croyons avoir donné un aperçu rapide de l'histoire sans ordre chronologique des faits. C'est ainsi que, tous les ans, nous nous proposons d'instruire les masses abruties.

Les instruire en les amusant sera toujours notre sainte devise.

ET VOILA COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE.  
C.

### PETITE HISTOIRE

D'UN GRAND ÉVÉNEMENT.  
(1407.)

Parmi les chevaliers attachés au parti de Jean-sans-Peur, il y avait un certain Raoul, comte d'Octonville, dont l'histoire parle peu, et qui effectivement ne méritait en aucune façon qu'elle s'en occupât davantage. Il était mal fait de corps et d'une intelligence au moins problématique. Aussi les autres chevaliers l'accablaient-ils de railleries qui n'aboutissaient guère qu'à empoisonner le cœur tout à fait inoffensif du pauvre homme. Marie d'Octonville, sa femme, qui l'avait épousé plutôt en considération de ses biens que pour les agréments de sa personne, était au contraire une des plus belles dames qui fussent alors; et quelque soin qu'eût pris le comte d'Octonville de la tenir recluse, son joli visage, sa taille accorte et distinguée, sa douce et amoureuse voix, n'en avaient pas moins enflammé de passion un « hault et moult puissant seigneur, bel et gentil, ains ne pipant oncques mot touchant son nom ne lignée, » d'ailleurs joyeux vivant, et aussi rude jouteur à table, la coupe en main, qu'en champ-clos dans un combat à outrance. Le démon lui seul oserait narrer quels devis et mystérieux déduits se passaient entre eux durant l'absence du mari.

« Il n'est aucun secret que le temps ne révèle. »

Or, un temps vint où le comte sut tout. La jalousie qui auparavant se contentait de lui chatouiller le cœur de son ongle aigu, cette fois le lui écorcha jusqu'au sang; et Raoul jura, comme il fallait, par Dieu et par l'âme de son très honoré père, qu'il se vengerait terriblement du larron de son honneur. Mais l'ignorance où il était du nom et du rang de ce rival le contraignit à reculer jusqu'à plus ample information l'instant qu'il appelait de tous ses vœux.

Une fois, c'était le 23 novembre 1407, on vint lui mander que monseigneur de Bourgogne l'attendait en son hôtel d'Artois pour un secret qui le touchait fort. Raoul fut bref à s'y rendre; et le duc, l'ayant abordé avec une aménité peu ordinaire, l'introduisit dans une salle où il tenait habituellement ses conseils intimes, et où déjà quelques chevaliers des plus dévoués à sa cause étaient réunis pour décider une affaire dont ils paraissaient loin de soupçonner l'importance. A l'aspect d'une grosse tête chevelue, blottie entre deux épaules qu'offensait considérablement une végétation trop féconde; à l'aspect d'un ventre énorme dont le poids faisait plier les jambes qui le

supportaient; en un mot, à l'aspect du comte d'Octonville, que son allure prétentieuse rendait encore plus grotesque, ils ne purent retenir un éclat de rire qui le fit rougir jusqu'aux yeux, et dont la gravité de Jean-sans-Peur lui-même ressentit quelque atteinte.

Le duc exposa la résolution qu'il avait arrêtée d'en finir avec le parti d'Orléans. Il s'agissait de trouver l'expédient le plus prompt et le plus avantageux pour y parvenir. Le duc était franc dans sa proposition: aucun dévoué n'osa l'égalier par sa réponse. Raoul se tint coi. Par un instinct essentiellement naturel, tous réfléchissaient à leur propre conservation, et redoutaient, avec raison, les conséquences qui s'en suivraient inévitablement. Assassiner le duc d'Orléans!... diantre!

Ce que voyant, le duc ajouta: — « Messieurs, puis-je au moins compter sur votre fidélité! » Tous répondirent: — « Vous le pouvez, nous le jurons! » Cela fait, le prince les congédia et ne retint que le seul Raoul qui, je vous assure, s'était fort peu énergiquement prononcé, et ne sentait pas la moindre force de volonté en équilibre avec sa force d'exécution.

— « Pas un n'a osé! pas un! Mais, ajouta le duc, tout n'est point perdu... » C'est alors qu'il s'enferma avec Raoul; mais tel fut le mystère de leur entretien que les affidés, qui attendaient à la porte les ordres du duc pour une visite nocturne qu'il voulait rendre à son enflammée, ne purent en saisir un mot, quelque prodigieuses que fussent leurs facultés auditives.

Lorsque le duc jugea que la fureur de sa victime était suffisamment multipliée par le carré de ses révélations, il s'en dessaisit en disant: — « Sur ce, monsieur le comte, que dois-je attendre de vous?... » — « Eh! cornebœuf! je savais tout cela, monseigneur; mais le nom, le nom seul, voilà ce que je ne puis apprendre et ce que vous avez omis de me découvrir! »

Il eût été doué d'une sagacité fort restreinte celui qui n'eût pas compris tout ce qu'il y avait de rusé et de cruel dans le coup d'œil aigu et furtif que le cauteleux Bourguignon appuya sur Raoul en lui parlant une seconde fois la bouche sur l'oreille.

Le soir achevait de chasser derrière les montagnes les derniers troupeaux de nuées rayonnantes au couchant; et quoique le froid eût acquis une intensité extraordinaire, à suivre Raoul par les rues blanchies de neige, on aurait remarqué que, de fois à autre, il lui arrivait d'ôter son chapeau et de s'essuyer le front, comme le laboureur exposé aux ardeurs de l'été. Son pas était lent, et de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine; maintes fois un malingreux, le voyant aller nu-tête sous un ciel si froid, lui avait jeté quelque bouffonne plaisanterie; maintes fois le guet, chevauchant nuit et jour par ces temps de désordres, venant à passer, l'avait examiné de son œil inquiet et ombrageux; maintes fois encore, de jolies filles perdues lui avaient accortement souri et formulé les plus séduisantes promesses: toujours et lentement allait-il, absorbé par les pensées qui lui inclinaient le chef sur la poitrine, et paraissaient concourir à compléter en lui la silhouette d'un §.

Il arriva devant une maison d'assez médiocre apparence, et frappa à une porte où d'énormes clous de fer se pressaient aussi drus qu'au guichet d'une prison.

— « Qui est là? demanda la voix d'une vieille femme.

— « Dépêchez, dépêchez, dame Madeleine! n'ai loisir de jaser; ouvrez tôt!

— « C'est vous, monseigneur Raoulet?

— « Hé oui! cornebœuf! tôt, tôt!

— « Hélas! attendez un petit, monseigneur!

— « Sorcière d'enfer! suis-je point maître de céans et oses-tu bien me tenir cet huis clos à cette heure?

— « Hélas! reprit la vieille, ne pourriez-vous attendre encore un peu?... »

— « Sangdieu et ma dame Marie! que fait-elle donc là-dedans? Hart et potence! sois-je pendu à un boyau de porc comme mécréant si je ne députe ton âme et la sienne à votre père saint Satanas!

— « Hélas! encore un peu, monseigneur!... » Soudain Raoul avisa que ce pouvait bien n'être qu'une nouvelle mystification, non de dame Madeleine, qui disait: hélas! mais de celui qui exploitait si audacieusement ses absences aux dépens de son repos et de son honneur, et d'un ton lamentable, il reprit: — « Dame Madeleine, pour l'amour de votre prochain, ouvrez-moi, je vous prie! — Hélas, encore un peu, mon doux seigneur! répondit la vieille d'une voix plus lamentable encore. » Le comte alors recourut à l'argument unanimement proclamé le plus irrésistible; bourse, bijoux, il promit tout sur sa foi de gentilhomme, et, par une progression habile de l'attendrissement aux sanglots, la transaction devenait inévitable; aussi travaillait-il avec une ardeur sans seconde à l'extinction de cette résistance opiniâtre. Ses efforts allaient être couronnés du triomphe le plus éclatant, quand un maudit groupe d'archers surgit autour de lui.

« Faut-il l'égosiller, monseigneur? » dit l'un d'eux en lui appuyant la pointe de son épée sur la gorge, tandis que deux autres l'appréhendèrent au corps. Celui à qui s'adressait cette question tout exclusive fit signe au soudard de rentrer son épée, et tout bas ajouta: — « Qu'on l'emmène où je vous ai dit. » Puis s'avancant vers la porte où naguère le pauvre Raoul s'épuisait en lamentations, prières et autres doléances non moins artificieuses, l'inconnu prononça quelques mots, et la porte s'ouvrant comme au magique Sésame des *Mille et une Nuits*, se referma tout aussitôt. C'est à peine si Raoul eut le temps de reconnaître le galant à son chaperon vermeil, et d'ouïr le rire fêlé de dame Madeleine craquer comme le chevrottement d'un vieux bouc. Sa rage et sa jalousie atteignirent alors un paroxysme trop douloureux pour qu'il résistât; ses forcés l'abandonnèrent, et il tomba sans connaissance en murmurant le nom de d'Orléans, escorté d'une meute de malédictions.

Lorsque le comte d'Octonville revint à lui, il se trouva dans une taverne, parmi quelques mauvais garçons, soudards et écoliers, tous gens sans aveu et de la plus misérable condition, n'existant que par leur couteau, et dont toute la moralité se réduisait à ce mot: « Pour bonne bourse, bonne estocade. »

Accroupis, narrant, riant, sacrant Dieu et diable, buvant sur ou sous les tables, ils paraissaient fort peu se soucier des harangues d'un cordelier, appelé Jehan Petit, paraphrasant la Bible selon ses exhortations, et citant les endroits différents où Dieu avait ordonné la mort du pécheur. Tout soudain et contre toute attente, un des buveurs se prit à dire: — « Mais qui de nous osera porter une main sacrilège sur le frère de notre sire le roi!... — Aucun, répondirent sourdement tous les autres. — Par la croix Dieu! ce sera moi, mes gars, s'écria d'une voix retentissante le comte d'Octonville; » et, arrachant le saint livre des mains du cordelier, il ajouta: — « Oyez: »

« Je, comte d'Octonville, à Notre-Seigneur Dieu, comme à tous présents, fais serment sur l'Évangile d'assaillir et mettre à mort Louis I<sup>er</sup>, duc d'Orléans, ainsi que doit être fait encontre un suborneur, un lâche et un félon! »

A ces paroles, prononcées avec une énergie qu'on n'eût point soupçonnée en cet homme, tous les bandits inaccoutumés aux remords et aux craintes, et que glaçait la rhétorique du moine, se dressèrent comme électrisés, et une explosion de chants, de cris, de chocs, de trépignements frénétiques, accueillit le dévouement du comte.

— « Monseigneur, dit le cordelier avec un sourire perfide, telle entreprise vous vaudra laus et merveilleuses récompenses de monseigneur le duc de Bourgogne. »

En cet instant un jeune page s'élança dans la taverne; ses cheveux étaient en désordre et son visage d'une extrême pâleur.

— « Silence! dit le jeune homme d'une voix haletante; c'est à présent plus que jamais que se réalise la devise de notre rabout: « JE LE TIENS. » Tout soudain, chaque main eut une arme; masses d'armes, haches, dagues, estocs, pertuisanes brandirent avec fureur; et, à un

signal de Raoul, chaque assassin sortit, et silencieusement alla se ranger le long des murs des maisons, en attendant la curée.

Bientôt, à l'extrémité de la rue Barbette, on vit paraître, entre deux valets portant des torches, le gentil duc d'Orléans laissant sa mule aller au pas et chantonnant un virelai en l'honneur de sa mie ou de monseigneur Cupido.

Cependant une énigme insoluble inquiétait l'esprit du comte d'Octonville; lui qui, de mémoire d'homme, n'avait eu la moindre témérité à se sevrer, commençait à trembler du terrible serment qu'il venait de formuler si inconsidérément, lorsqu'un homme en chaperon vermeil le coudoya rudement.

— « Raoul, souvenez-vous de votre serment, » lui dit-il.

Et voilà comme quoi : « Le 23 novembre 1407, revenant le duc d'Orléans de voir la royne à l'ostel Barbette, où elle estoit accouchée d'un fils qui ja estoit trespasé; et, passant devant l'ostel du mareschal de Rieux, sailirent d'une maison certaines gens embastonnés, dont estoit chef d'eulx ung nommé Raoul d'Octonville, lesquels férèrent sur le duc et le mirent à mort. »

On raconte que lorsque Raoul retourna à sa demeure, la porte bardée de fer ne lui opposa plus la moindre résistance : dame Madeleine avait disparu.

Se précipitant avec l'élan du pressentiment vers le réduit de sa noble dame, il trouva tout désert. En vain il multiplia ses investigations, fouilla, fureta, pleura, trépigna; en vain il se livra à toute la verve d'une improvisation véhément, passant rapidement des larmes aux imprécations les plus inouïes, il ne trouva personne qui lui répondit.

D'aucuns prétendent que c'est ce jour-là aussi qu'un manant arrivant à lui, chargé de deux missions importantes, dont il avait hâte de s'acquitter, remit d'abord au comte une lettre ainsi conçue :

« Monseigneur, point ne soyez esmerveillé se vous ay abandonné : ja saviez que n'eus oncques ard aucun pour vous, ains amour au prou et bon duc de Bourgoigne, lequel fuit et dois-je tost accompagner en sa comté de Flandre. Sur ce, mon seigneur, prie à Dieu que il vous doint couraige et moult longue vie.

» MARIE. »

Quant à la seconde mission, c'est tout au plus si Raoul eut le temps d'ouïr que c'était une récompense qui lui venait du prou et bon duc de Bourgoigne, tellement le couteau du manant lui pénétra profondément au cœur.

Charles Fournel.

## LE GUÉRILLERO

SOUVENIRS D'ESPAGNE. — 1808.

Nous étions en Andalousie. C'était un prodige que la rapidité des succès qui couronnaient une entreprise odieuse au peuple espagnol, approuvée seulement d'une faible partie de l'aristocratie de Madrid. Tandis que le vieux roi Charles IV et son favori le prince de la Paix, don Manuel Godoy, se consolaient à Marseille de la honte d'une abdication, le peuple, soulevé par ses moines, protestait contre le nouveau pouvoir, et commençait cette guerre atroce de guérillas qui devait finir par un triomphe national et l'expulsion des Français du sol de la Péninsule. Et cependant Joachim Murai marchait à grandes journées sur Madrid, et frayait par des voies de sang l'élévation de Joseph à ce trône d'Espagne sur lequel il ne devait s'asseoir que huit jours. Partout des victoires ! Le général Lefebvre-Desnoettes formait le fameux blocus de Saragosse; Moncey et Duhesme n'avaient qu'à se montrer pour soumettre la Catalogne et le royaume de Valence. Le général Dupont, qui nous commandait, venait, par une marche admirable, de pénétrer dans l'Andalousie et d'établir ses campements devant la ville de Jaen, défendue par une forte garnison.

Une belle nuit de bivouac est assez agréable pour le soldat, surtout pour le sous-officier français, qui a le talent de ne jamais voir que le

bon côté des choses, lors même qu'il n'y a qu'un mauvais côté. Nous étions là cinq ou six sous-officiers, presque tous du même âge, insoucians et braves, ne voyant autre chose, dans cette rude guerre d'Espagne, que le moyen de faire en vainqueurs l'amour à ces belles Espagnoles dont les charmes nous étaient si vantés. Couchés autour d'un feu dont les dernières lueurs se projetaient sur nos figures épanouies et sur celles d'une cantinière qu'on nommait la Bohémienne, accroupie près de nous, et qui dormait, ou feignait de dormir, nous causions de nos aventures galantes, vraies ou supposées; et chaque bon mot, chaque gasconnade, étaient suivis d'un éclat de rire qui appelait un autre bon mot et souvent une autre gasconnade.

— A propos, messieurs, s'écria l'un de nous, que dites-vous de cet enragé démon qui nous tue en détail, qu'on ne voit jamais, et qui est toujours près de nous; de celui que les gredins de guérilleros appellent le chef.

On eût que ce simple mot, le chef, était un cri d'alarme, car le cercle se resserra, et la cantinière, qui paraissait dormir, leva la tête.

— Ah bah! croyez-vous tout ce qu'on en dit?

— Tout, non sans doute; mais il est de fait que personne ne l'a encore vu en face, et qu'il ne porte pas deux fois le même costume.

— On le dit jeune et joli garçon, et on ajoute que bien souvent, lorsqu'on le croit dans ses montagnes occupé d'un plan d'escarmouche, il est à râcler une guitare sous quelque balcon...

— Voyez-vous le faquin! comme si d'autres que les Français avaient le droit d'en conter aux jolies filles de ce pays-ci!... Mais patience! on aura peut-être un jour l'occasion de lui dire deux mots. Je me sens une haine instinctive pour ce bandit, qui n'ose pas se montrer, et je déclare que ce n'est qu'un lâche assassin et qu'il a usurpé sa réputation de bravoure.

— Oh! oh! Gauthier, fit tout à coup la cantinière qu'on croyait endormie; voilà mon bon ami, des paroles qui te porteront malheur!

On échangeait les sentinelles avancées. En ce moment nous vîmes accourir à toute bride un aide de camp du général Dupont, qui nous dit précipitamment :

— Enfants, le lieutenant Moncar, chargé d'explorer les montagnes, a été surpris cette nuit par une bande de guérilleros; craignant une seconde attaque, il envoie demander un renfort de soldats... Lequel de vous veut se charger d'une lettre pour le lieutenant?... Voyons, un homme adroit et courageux!...

— Moi, dites-nous tous ensemble.

Comme Gauthier criait le plus fort, ce fut lui qui eut l'honneur de l'expédition.

Le lieutenant Moncar ayant rejoint le gros de l'armée, on se mit en marche, et la ville de Jaen fut emportée d'assaut. Mais le plus gai de nos sous-officiers manqua à ce triomphe. Gauthier n'était pas revenu; et, quelques jours après, on le retrouva dans un défilé, percé de plusieurs coups de poignard.

A quelque temps de là, je gagnais à petite journée la ville de Cordoue, dans laquelle les Français venaient d'entrer en vainqueurs. J'avais pour camarade de route un jeune soldat à la figure pâle et belle, arrivé depuis peu au régiment. La conformité de nos âges, l'habit militaire, la maladie qui nous avait réunis tous les deux à l'hôpital et qui nous réunissait encore sur la grande route, à peine guéris, tout semblait provoquer entre nous deux une étroite liaison. Mais mon compagnon parlait peu et craignait de s'épancher. Selon toutes les apparences, notre voyage avait la mine de vouloir s'achever assez tristement, et il me tardait de retrouver mes anciens camarades, ces joyeux sous-officiers que les boulets devaient avoir épargnés.

Nous étions parvenus sur un plateau d'où l'œil embrassait une sierra sans limites.

— Voilà un point de vue magnifique! m'écriai-je.

Cette exclamation fit lever la tête à mon Py-lade.

— Oui, n'est-ce pas que c'est beau? dit-il en me serrant le bras avec agitation. Puis il retomba dans sa rêverie.

— Ah! ça, camarade, votre tristesse passe un

peu les bornes; vous en conviendrez. Quelles que soient ses peines, le soldat doit être philosophe, comme il est tenu d'être brave.

— Vous avez raison; je sais que je suis ridicule; mais si vous saviez!...

Mon compagnon fut quelque temps silencieux. Enfin, me serrant la main, il me dit :

— Ecoutez, vous verrez si j'ai sujet d'être triste. Il y a deux ans, la joie régnait dans les salons du comte de Merville, le bal était éblouissant, la soirée était une soirée de bonheur; car le comte, ce jour-là, mariait sa fille, enfant de seize ans, qui se laissait aller avec un abandon naïf au plaisir du bal et à l'enivrement de la fête. Pendant ce temps-là, celui qui allait se nommer son époux était dans un autre salon, soutenant un jeu exorbitant contre une demi-douzaine d'officiers qui consommaient dans les plaisirs fous et les émotions du jeu le temps que leur laissaient les entr'actes de la guerre. Tout à coup le bal est troublé par un bruit étrange... des cris et des menaces se font entendre... On vole au salon d'où partent ces clameurs : là, cinq ou six hommes furieux entouraient un autre homme pâle et les habits en désordre, accusé d'avoir fait filer la carte... Le scandale est à son comble, lorsqu'une voix dominant les autres s'écrie :

— Arrêtez-le, c'est un forçat libéré!... arrêtez!

Il n'était plus temps. Le voleur avait disparu, et cet homme était celui qui devait donner son nom à la pauvre Amélie!... Chère sœur, elle ne put résister à un coup si terrible, et le même tombeau ne tarda pas à réunir sa dépouille mortelle et celle du comte de Merville. Quant à moi, accablé de douleur et de honte, je me hâtai d'abandonner des lieux où tout me rappelait l'affreux malheur qui m'avait atteint dans ce que j'avais de plus cher au monde, et je suis venu chercher en Espagne, au milieu de cette guerre d'extermination, une mort à mon gré trop lente à me soulager du poids de mes regrets.

— Carajo! que ne vous adressez-vous à moi, mon brave! fit en ce moment une voix derrière nous.

Nous nous retournâmes, et nous aperçûmes une espèce de muletier espagnol appuyé sur une carabine, debout et fixant sur nous des regards moqueurs. Devinant le mouvement que nous allions faire pour le saisir, il porta un sifflet à sa bouche, et aussitôt une douzaine de grands drôles sortirent d'entre les rochers, dans un costume absolument pareil à celui du muletier. Nous fûmes désarmés, couchés à terre en un clin d'œil, et bientôt dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Alors le muletier, ôtant sa barbe et ses favoris postiches, nous découvrit la figure d'un jeune homme de trente ans, figure jolie et fraîche comme celle d'une femme.

— Me reconnais-tu, comte de Merville? dit en riant le faux muletier. Deux années ne doivent pas m'avoir beaucoup changé... Carajo! comme on dit dans ces montagnes, tu n'auras pas cru trouver dans le forçat libéré le chef des guérilleros! Avoue-le, la surprise est un peu théâtrale. A titre d'ancienne connaissance, je te dois la fin de mon histoire. Après la scène qui eut lieu chez ton père, et que tu viens de raconter avec une scrupuleuse exactitude, le forçat libéré, se voyant découvert et ne se souciant pas de repasser ses comptes avec la justice, quitta Paris, et gagna les Pyrénées, ayant la rage dans le cœur et une vengeance insatiable à assouvir. J'avais voué une haine de sang à tous les officiers français... T'étonneras-tu maintenant de me voir servir contre ma patrie, et de choisir pour victimes tous les officiers que leur mauvaise destinée jette sur mon chemin? Je pourrais vous tuer tous les deux, mais vous partirez d'ici sans qu'il vous soit fait le moindre mal. Toi, tu dois comprendre cet acte de clémence. Quant à ce sous-officier, il pourra avertir ses camarades qu'il n'est pas toujours prudent de céder à une démangeaison de langue, et il pourra corroborer le précepte par l'exemple du sergent Gauthier, que j'ai percé de mon poignard.

Au moment où je rejoignais la division Du-

pont, je fus témoin d'une exécution militaire. Comme je demandais ce qu'avait fait le coupable :

— Ce n'est presque rien, me fut-il répondu ; c'est une cantinière qu'on fusille, comme espion des guérilleros.

F. Guillermet.

## CHRONIQUE JUDICIAIRE

DU TINTAMARRE

COUR D'ASSISES DE HASSELT

(Limbourg - Belge)

*Procès Pictompin : Triple empoisonnement. — Poison inconnu. — Mystérieux motifs de l'accusé.*

L'audience est ouverte à deux heures, au tour de l'enterrement de madame Messaline-Pasiphaé Polymnestor (née Crevant), décédée du hoquet, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dans les bras de son mari, en sa maison du Val-Scrofulé.

M<sup>e</sup> Polymnestor paraît vêtu de noir, sa noble figure ne porte aucune trace du profond chagrin que le décès de sa femme ne lui a pas laissé. — On s'étonne de le voir reprendre une défense qu'il avait si nettement refusée ; des personnes bien renseignées affirment que l'*Aigle de Soissons* a l'intention, par une défense compromettante, de se venger de son neveu, qui lui conteste les 3 francs 50 centimes dus pour le dernier jour de la défunte.

On amène l'accusé ; à peine est-il assis que son oncle l'interpelle avec colère :

M<sup>e</sup> POLYMNESTOR. — Et mes 3 fr. 50 c. ?

L'ACCUSÉ. — Ma tante est morte à midi, j'offre 1 fr. 75 c.

M<sup>e</sup> POLYMNESTOR. — Toute journée entamée est due en totalité.

L'ACCUSÉ. — Jamais !

M<sup>e</sup> POLYMNESTOR (*furieux*). — Voleur !

LE PRÉSIDENT. — Messieurs, ceci est une affaire de justice de paix ; si vous êtes en délicatesse, vous vous expliquerez plus tard ; mais, dans cette enceinte, je vous engage à taire vos grelots.

A l'emploi de cette nouvelle expression, récemment introduite dans le Limbourg, les assistants se regardent surpris.

LE PRÉSIDENT. — Accusé Crevant, on m'assure que vous consentez enfin à parler, est-ce bien vrai ?

L'ACCUSÉ (*les larmes aux yeux*). — Maintenant que ma tante z'est nettoyée, tout m'est z'égal, je jaspinerai à gogo.

(L'accusé a fait ses études, à Paris, dans l'institution Jauffret.)

En cet instant on annonce au président qu'un monsieur, porteur d'une lettre, désire lui parler. — Il donne ordre de l'introduire.

LE PRÉSIDENT. — Qui êtes-vous ?

LE MONSIEUR. — Jean-Louis Grivaiseau, du barreau d'Auxerre ; cette lettre vous expliquera le motif qui m'amène.

LE PRÉSIDENT. — Greffier, veuillez la lire, j'ai oublié mes besicles.

Ce magistrat à la vue aussi courte que l'haléine d'un bœuf.

LE GREFFIER. — Cette missive en contient une seconde.

LE PRÉSIDENT. — Donnez-nous-en connaissance.

LE GREFFIER (*lisant*) :

« Mon président,

» Le bruit ayant couru que M<sup>e</sup> Polymnestor renonçait à la parole, je prends la liberté de vous adresser M<sup>e</sup> Jean-Louis Grivaiseau, avocat à Auxerre, où il a mérité le titre de *cygne de la Bourgogne*. La défense de Crevant ne pouvant être mieux confiée, je joins à ma lettre la demande qu'il m'a faite de solliciter de votre bonté une faveur qui doit illustrer sa patrie.

» Tout à vous,

» E. V.,

» Forçat de lettres. »

« Monsieur le Rédacteur,

» Le procès Pictompin m'intéressait vivement ; je regrette que M<sup>e</sup> Polymnestor ait disparu de ce mémorable drame, mais il a dû céder devant les énergiques réclamations d'un notaire de Soissons, pauvre personnage dont la patrie allait être couverte de gloire et qui revendique pour elle l'obscurité. — Cette retraite laisse l'accusé Crevant sans défenseur ; qui remplacera l'*aigle de Soissons* dans la tâche si difficile qui lui avait été confiée ? Je crois, monsieur le rédacteur, s'il m'est permis d'émettre ici mon avis, qu'il n'y a que le barreau d'Auxerre, en Basse-Bourgogne, qui puisse fournir un successeur à l'illustre avocat. L'éloquence y fleurit plus qu'en aucun lieu du monde. — « Il y a une chose qui me surprend, disait quelqu'un en parlant de Mirabeau, c'est qu'il ne soit pas né à Auxerre. » — Cette ville est ma patrie ; nous y sommes bêtes, mais nous entendons la plaisanterie ; ne lui refusez pas une gloire dont Soissons s'est montrée indigne.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur le rédacteur, votre lecteur assidu.

» J. L. GRIVASEAU,

» dit le *Cygne de la Bourgogne*. »

A cette lecture, M<sup>e</sup> Polymnestor a poussé de petits cris de rage ; aussi furieux qu'une truffe égaré dans des haricots, il dévore des yeux son rival.

Sous le feu de ce regard, celui-ci reste encore plus impassible que Porsenna brûlant son poing.

LE PRÉSIDENT. — M<sup>e</sup> Grivaiseau, je voudrais pouvoir vous mettre à même de conquérir la palme de l'immortalité ; mais votre collègue Polymnestor est revenu sur sa décision.

M<sup>e</sup> POLYMNESTOR. — Et je mourrai à mon poste.

L'ACCUSÉ (*à son oncle*). — Tais ton bec.

LE PRÉSIDENT (*à M<sup>e</sup> Grivaiseau*). — Toutefois, l'altercation survenue au commencement de la séance entre le défenseur et l'accusé, me faisant craindre pour les intérêts de ce dernier, je vous attache à lui en qualité de *conseil*.

M<sup>e</sup> POLYMNESTOR (*avec un geste menaçant pour le Cygne de la Bourgogne*) : — Gent damoiseau, nous nous reverrons au Pré aux Clercs !

LE CYGNE DE BOURGOGNE (*impassible*) : — Soit, et je serois marry qu'il fust fait autrement.

Au départ du courrier, on allait entendre la déposition de l'*unique* témoin à décharge.

Pour le greffier du tribunal,

E. V.

— La suite au prochain numéro —

## RÉVERIES D'UN ÉTAMEUR

Dans le voyage de cette vie, les principes sont des béquilles sur lesquelles on doit s'appuyer.

Un oncle dur à la détente est comme un vieil asthmatique ; s'il commence à cracher, c'est bon signe pour ses héritiers.

Un projet est un fœtus dont la réalisation est la sage-femme.

Autrefois, le seul lieu de refuge qu'il y eût à Paris était le fort l'Evêque ; aujourd'hui c'est le fort intérieur.

De nos jours, s'il n'y a plus de lettres de cachet, il y a des cachets de lettre.

Un serrurier courbé sur son étau ressemble à Louis XIV écrivant dans son cabinet ; il travaille avec *maint tenon*.

La géologie est, dit-on, la science des bêtes. — Peut-on traiter ainsi M. de Jussieu !

Il n'y a pas un Provençal qui ne puisse en remonter aux graveurs de la Monnaie sur la fabrication des mets d'ail.

Commerson.

## LE CODE CIVIL DÉVOILÉ

dédié

AUX EMBALLEURS, AUX RÉFUGIÉS POLONAIS ET AUX GARDES NATIONAUX SANS OUVRAGE ET NOTAMMENT AUX LICENCIÉS DE L'ÉCOLE DE DROIT POUR CAUSE D'INCAPACITÉ NOTOIRE

PAR

COMMERSION et H. MAXANCE



489. Le majeur qui est dans un état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur, doit être interdit.

Cet article a donné lieu à des controverses assez palpitantes.

Toullier, entre autres, a soulevé la question de savoir si ceux qui s'adonnent à la passion orageuse du loto peuvent être considérés comme étant dans un état habituel d'imbécillité.

Nous nous déciderons avec lui pour l'affirmative.

Les auteurs qui se rangent à l'opinion contraire n'ont vraisemblablement pas remarqué, comme nous, l'influence terrible qu'avait le loto sur l'abrutissement des masses.

On a vu à Carpentras, à moins que ce ne soit à Landernau, un joueur se pendre haut et court après une partie où il avait perdu toute sa récolte de cantaloups.

D'autre part, nous trouvons dans les annales judiciaires un procès criminel dans lequel nous voyons l'accusé, après avoir perdu treize parties, lancer une boule de loto à la tête de son adversaire, qui en mourut vingt ans après.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais ceux-là suffisent pour montrer que celui qui joue habituellement au loto doit être interdit.

D'abord il l'est toujours quand il perd, et cela sans le secours de la loi.

### ANNOTATION.

Le loto est le véritable ver rongeur des sociétés modernes. — L'humanité ne verra renaître l'âge d'or que lorsqu'on aura enlevé au loto tous ses moyens d'existence. — Il est reconnu aujourd'hui que la tabatière de Pandore n'était rien autre chose qu'une boîte à loto.

Aucun jurisconsulte, depuis Justinien, n'a cherché à résoudre le problème de savoir si le pêcheur à la ligne était en état de démence.

Justinien, raisonnant d'après la rigueur du droit romain, du *strictum jus*, arrivait à la négative par un raisonnement qui ne manquait pas de sel.

Nous savons qu'à Rome il y avait deux classes d'individus : les citoyens (*sui juris*) et les esclaves. Or, disait Justinien, pour qui la loi est-elle faite ? Pour les hommes libres, pour les citoyens en un mot. — Maintenant un pêcheur à la ligne est-il un homme libre ? — Non, sans doute, c'est un esclave qui s'attache à une per-

che et à faire le plus de mal possible au goujon innocent. — Donc, puisqu'il aliène ainsi sa liberté pour une friture, il échappe à la portée de la loi, et il ne sera innocent que lorsqu'il ramènera, à la place du goujon demandé, une vieille-paire de bottes noyées par son propriétaire.

En droit français, nous pouvons raisonner ainsi, et voilà quelle sera, quant à nous, notre décision.

Tout pêcheur à la ligne, à la manière d'Alexandre Dumas, qui jettera son hameçon dans les marais du journalisme, sera généralement moins dans un état de fureur que dans un état de gêne; par conséquent, quoiqu'il puisse mettre au monde des enfants dignes d'avoir pour parrains des rentiers de Bicêtre, la loi devra le laisser publier en paix dix-huit mois de suite le même feuilleton.

Ce pêcheur-là ne sera pas interdit; ses lecteurs le seront.

Au contraire, l'individu qui posera pendant quinze heures sur le bord d'une rivière en adressant des allocutions doublées d'asticots, aux ablettes du voisinage, pour les engager à venir le voir, cet individu-là, disons-nous, sera évidemment en démente, et la seule ligne à suivre dans ce cas, c'est de le faire interdire. Nous savons parfaitement qu'il existe un axiome ainsi conçu :

#### LE SAGE PÊCHE SEPT FOIS PAR JOUR,

mais nous savons aussi que ce n'est qu'un bruit accrédité jadis sur le compte de l'auteur du *Diable boîteux* par sa blanchisseuse de fin. — En terminant, on aurait dû porter des lois de fer contre cette lutte barbare de deux animaux dont le plus bête est bien celui qu'on pense!

#### LE CAFÉ DES COMÉDIENS

Voici l'époque où les ténors de Saint-Quentin, les duègnes de Brives-la-Gaillarde et les premiers rôles de Montpellier arrivent à Paris pour chercher de nouvelles destinées. Depuis huit jours, Laffitte et Caillard gémissent sous le poids du bagage dramatique; depuis huit jours, les rotondes résonnent des points d'orgue de la prima donna et des éclats de rire de la soubrette. Aussitôt que l'inflexible calendrier a ramené le dimanche aux rameaux verts, on entend retentir dans les troupes comiques des quatre-vingt-six départements, comme il y a vingt ans dans les rangs impatients des Cosaques du Don et de l'Oural, ce cri mi le fois répété : « Paris! Paris! » Et l'essaim, prenant son vol, s'élance et s'abat sur la grande ville! C'est à qui sera arrivé le premier. Car on ne trouve que dans la grande ville des engagements nouveaux et le premier mois d'avances. Chères avances, dont le comédien a un besoin si pressant! car pendant le cours de l'année, il n'a pas l'habitude de faire d'économies, et le voyage épuise ses dernières ressources.

Je pourrais vous montrer ces pèlerins de la scène, envahissant par longues files nos passages et nos promenades publiques, ou bien s'attablant avec courage chez les restaurateurs à vingt-deux sous. Je pourrais vous les montrer remplissant l'antichambre des *correspondants dramatiques*, ces arbitres du sort des comédiens, ou plutôt ces marchands de chair humaine, comme les appelle le cabotin irrité de maintes rebuffades. Mais j'aime mieux vous faire pénétrer dans le lieu de leurs réunions quotidiennes, dans leur club, dans leur sanctuaire. Suivez-moi.

Dans la partie la plus obscure d'un quartier marchand et populeux, non loin de la Croix du Trahoir, où furent pendus tant de Normands, au milieu de cet informe pâté de maisons à huit étages, qui s'étend comme une large tache noire de la Halle-au-Blé à la lisière du quartier Saint-Honoré, serpente une rue étroite et tortueuse, qui pendant le moyen âge a dû être éminemment propre aux exploits des truands et des écoliers de l'Université, et qui a nom des *Vieilles-Etuves*. Vers l'extrémité supérieure de cette rue, on remarque un petit bouge en-

fumé, aux carreaux sales, aux lumières douteuses, à la devanture ternie, d'où sort, toutes les fois que l'on ouvre la porte, une vapeur épaisse, vapeur composée d'éléments divers, et que je ne me chargerai pas d'analyser.

D'abord on ne peut rien distinguer, car la fumée qui s'exhale en bouffées épaisses des pipes culottées jette sur toute l'assemblée un rideau discret. Mais peu à peu les yeux s'aguerissent et s'habituent à lire au sein de cette nuit. Les objets dévoilés se dessinent et prennent une forme arrêtée.

Nous sommes dans une grande chambre carrée aux murs noirs et au plafond zébré; au milieu se dresse un billard rapiécé que labourent des billes infatigables, et tout autour, des tables en marbre-carton résonnent sous les coups de poing des joueurs malheureux à l'écarté ou au piquet. Dans le fond, une porte à vitrage laisse apercevoir une petite pièce décorée de papier-tente à larges raies bleues : cette pièce est réservée aux dames, et sur le mur se lit cette inscription laconique : « On ne fume pas ici. »

Rien de plus pittoresque que la physionomie de l'assemblée. Les comédiens, obligés de lutter avec l'éclat de la rampe et les feux du lustre, aiment en général les couleurs voyantes. Aussi remarque-t-on beaucoup de gilets rouges, de crayates amaranthes, de pantalons jaunés, de longues redingotes blanches à brandebourgs. L'abondance des coiffures à la Péri-net-Leclerc constate le triomphe momentané du drame-ambigu en province.

Voilà un gros monsieur en redingote à la propriétaire qui se promène en long et en large d'un air important. À l'ampleur de ses manières, à la chaîne d'or qui serpente sur son gilet, à la richesse et à la quantité de breloques qui battent sur son gousset, à sa tournure aisée et à la bouffissure de ses joues, on le reconnaît pour un directeur. Aussitôt toutes les ambitions dramatiques se redressent et se hérissent. La dugazon fait des minauderies et montre ses dents; le ténor se livre à des roulades infiniment trop prolongées; le comique lâche ses meilleurs calembours et rit de son rire le plus franc.

L'impresario s'approche en marchant d'une table où deux individus jouent aux cartes. Aussitôt la conversation suivante s'engage à voix haute :

— Allons, mon cher ami, ne fais pas le modeste. Je t'assure que tu as été sublime dans Buridan.

— Et toi magnifique dans Burrhus.

— Le public t'a comblé d'applaudissements mérités.

— Il a ébranlé la salle en ton honneur.

— Tu ne te souviens donc plus des couronnes que te jeta Bordeaux enthousiasmé.

— Et toi des acclamations frénétiques que Lyon en délire te prodigua jusque dans la rue.

— Tu es le digne rival de Talma.

— Et toi tu l'as dépassé.

— Bocage n'ose plus se montrer là où tu as créé un de ses rôles.

— Ligier redoute ton voisinage comme un écueil.

— Artiste phénoménal!...

— Comédien haut de cent coudées!

L'impresario s'est éloigné sans se laisser séduire par ce commerce d'éloges hyperboliques.

La conversation continue :

— Ça n'a pas pris.

— Non, il n'a pas voulu se laisser enfoncer... Attendons-en un autre... En y réfléchissant bien, il doit te paraître drôle, mon cher de t'entendre louer ainsi en face, toi qui es habitué à une tout autre musique...

— Et toi, ne te semble-t-il pas extraordinaire d'entendre vanter ton talent en présence de tes sept ou huit chutes de l'année dernière?

— A tout prendre, je suis moins mauvais que toi.

— Allons donc... tu es détestable.

— Détestable?... c'est un peu fort!... Le mot te va mieux qu'à moi, car tes oreilles doivent encore souffrir des sifflets de Brives-la-Gaillarde et de Pézenas.

— Et toi, tu as la face encore noircie des pommes cuites de Carcassonne.

— Va donc, tragédien de troupes ambulantes!

— Va donc, merveille des foires de campagne!

— Compère de sauteurs de corde!

— Souffre-douleurs des coulisses de huitième ordre!

— Funambule!

— Moucheur de chandelles!

Les injures viennent à manquer; alors la lutte de paroles dégénère en voies de fait. Les deux adversaires se jettent les verres à la tête, se prennent aux cheveux et s'ébranlent mutuellement et en cadence. L'assistance s'interpose. C'est à grande peine que l'on parvient à séparer Buridan et Burrhus, plus acharnés l'un contre l'autre que les deux genres dont ils sont les représentants.

Enfin le calme est rétabli.

Ici une duègne qui vient du Midi, montre à une basse-taille, son mari, qui vient du Nord, et dont la fortune dramatique l'a séparée pendant quelques années, quatre superbes enfants qu'elle a eus depuis leur séparation; elle lui fait remarquer la vivacité de leurs yeux et la régularité de leurs traits; elle lui prouve que leur physionomie a avec la sienne un grand air de ressemblance; elle parvient peut-être à lui persuader qu'ils sont siens, et l'honnête homme de basse-taille, les pressant dans ses bras, dépose sur leur front une larme et un baiser de père.

Là, un amoureux qui accuse au moins quarante-cinq ans, quoiqu'il ait de fausses dents, un corset et une perruque blonde, raconte ses bonnes fortunes de l'année. Les femmes du receveur-général, du préfet, du commissaire central de police, de tous les fonctionnaires les plus huppés du département, l'ont accablé de leurs plus douces faveurs. Des mains blanches et potelées se l'arrachaient, se le disputaient. Les furies de Thrace n'ont pas martyrisé plus cruellement le divin Orphée. Bien plus, un soir qu'il sortait du théâtre, il fut saisi par quatre vigoureux laquais, qui le bâillonnèrent avec beaucoup d'égards, le jetèrent dans une voiture hermétiquement fermée. C'était sans doute une princesse russe ou une marquise italienne qui le faisait enlever pour ses menus plaisirs. Il ne sait pas jusqu'où cette aventure l'aurait conduit, si la population tout entière de la ville, si les autorités, désespérées de sa disparition; n'eussent lancé à ses trousses, dans toutes les directions, cette excellente gendarmerie, qui le délivra sans pouvoir s'emparer de ses ravisseurs. Et il ajoute, avec un ton de fatuité fort plaisant, que la gendarmerie lui a rendu un mauvais service, car les charmes qu'il devait rencontrer l'auraient peut-être forcé à préférer l'amour d'une seule à l'amour de tous!

De temps en temps, un artiste de la capitale paraît au milieu de cette foule, et distribue çà et là à d'anciens camarades des poignées de mains, auxquelles son air affable et protecteur donne beaucoup de prix. On lui demande des nouvelles des théâtres de Paris.

— Bouffé monta-t-il un nouveau rôle? — Madame Plessy reste-t-elle à la Comédie-Française? — Pourquoi Lockroy a-t-il quitté le théâtre? etc., etc. Et l'amour-propre, cette plaie de la gent dramatique, éclate en gerbes étourdissantes et merveilleuses fusées.

— Bouffé! Bouffé! s'écrie en haussant les épaules un petit homme au nez retroussé et à la physionomie grimacière. Dire que j'ai été le camarade de ce gaillard-là aux Nouveautés, et qu'à cette époque il ne m'allait pas à la ceinture. Et on lui a fait une réputation, tandis que moi!... Voilà ce que c'est que de pouvoir rester à Paris et y mettre son talent ou son intrigue en évidence. O fortune ennemie!

Onze heures sonnent et l'huile manque dans les quinquets. C'est le signal de la retraite. Le maître de l'établissement, qui a servi dans la journée beaucoup de bouteilles de bière et de petits verres d'eau-de-vie, et qui n'a pas reçu beaucoup d'argent, court de tous côtés pour faire sa recette. A son approche, la plupart des consommateurs se lèvent et lui parlent bas à

l'oreille. Ils demandent sans doute crédit, car la figure de l'amphitryon s'allonge et se rembrunit.

La place est vide... A demain les parties de billard, les pièges tendus aux directeurs, les engagements signés, encore une bouteille de bière et un petit verre, les naïves expansions d'amour-propre et les nouvelles demandes de crédit.

L. C....

### PISTACHE

J'ai un de mes amis qui s'appelle ainsi; c'est drôle. Mais cela ne fait rien à la chose ou plutôt à l'ami.

Or, voici ce que me racontait mon ami Pistache, le 3 novembre dernier :

— Il n'y a pas, dans la langue française, de monosyllabe qui m'ait fait plus de mal que le mot *coup*.

J'en suis poursuivi partout, comme l'était le grand Potier, dans les *Petites Danaïdes*, d'un songe épouvantable. Quand je dis partout, je n'exagère pas.

Ce matin, mon bottier m'apportait des bottes neuves. En entrant, qu'est-ce qu'il me dit ?

— Vous serez content; monsieur; elles sont telles que vous les avez demandées.

Puis il se met à me raconter que, dans la nuit, un *coup* de vent a emporté le tuyau de sa cheminée.

Comme il s'avise de me présenter sa note, et que je refuse de lui compter son argent en punition des tortures qu'il me faisait endurer, ce dragon de la chaussure me menace d'un *coup* de tête!... Comme s'il ne pouvait pas tout simplement, sans périphrase, me dire qu'il m'appellerait chez le juge de paix!

Impatient, je le mis à la porte.

Dans le but d'apaiser mes nerfs, je ne tardai pas à sortir. L'agitation dans laquelle je me trouvais me faisait marcher rapidement. Pour mon malheur, je passe à côté d'un ami sans le saluer; il m'accoste et m'apostrophe en ces termes :

— Est-ce que nous serions brouillés, pour ne pas nous parler?... Si tu es pressé, il me semble qu'au moins tu pourrais me donner un *coup* de chapeau... Est-ce là un ami! — Viendras-tu me voir demain? Je t'attendrai... Nous ferons des armes; je t'enseignerai un joli *coup*...

Je le quitte brusquement, et ma mauvaise humeur me conduit chez mon oncle. Je monte, dans l'espoir d'oublier mes vicissitudes grammaticales; je me cramponne au cordon. Le domestique m'ouvre, et, le visage allongé, me reçoit en me disant :

— Vous auriez bien dû, monsieur Pistache, ne pas donner un *coup* de sonnette si fort.

Je veux alors savoir s'ils se sont tous donné le mot pour m'abîmer, me moudre, m'écraser, me meurtrir; il me répond :

— C'est que monsieur votre oncle est bien mal; il a été frappé hier d'un *coup* de sang.

J'en demeurai atterré.

Le misérable, sans doute dans l'espoir de me consoler, ajouta :

— Que voulez-vous!.. Il ne faut pas trop vous affliger... C'est un *coup* du ciel...

Et lui aussi!

Je me sauve au plus vite, je saute les marches quatre à quatre; mais ma méchante étoile me conduit dans les griffes d'une vieille amie de ma famille, qui a le ridicule de me consulter sur toutes ses opérations.

— Tiens, vous voilà, monsieur Pistache!... J'allais faire une visite à votre maman, et je comptais vous rencontrer chez elle... D'une pierre deux *coups*.

J'étais sur les épines; j'aurais voulu la voir au diable, car je savais qu'elle n'était pas femme à me lâcher après un si beau début.

— Vous savez, M. Grachoux? me dit-elle; eh bien, je vais lui intenter un procès à propos de la maison qu'il bâtit et qui masque la mienne... Je l'eusse laissé tranquille, s'il ne se fût permis sur mon compte certaines petites gentilles... Oui, vraiment, M. Grachoux fait le

bel esprit à mes dépens. Je veux lui apprendre qu'on peut guérir d'un *coup* d'épée, mais très difficilement d'un *coup* de langue.. Ah! ah!..

La vieille était contente d'elle-même... Je lui conseillai d'acheter un terrain vacant de l'autre côté de M. Grachoux, et d'y faire construire à son tour une maison pour obstruer la vue de son voisin.

— C'est, ma foi, une excellente idée!... Cela vaudra mieux qu'un procès... Je suivrai votre avis... On a bien raison de dire que les meilleures pensées viennent toujours après *coup*.

Sans en écouter davantage, j'entre dans le café Anglais. Six gentlemen étaient assis près de moi. J'avais à peine mangé un filet de sole au gratin, que je les entends se proposer un dernier *coup* à la santé d'O'Connell.

C'était du guignon.

Je m'emparai de ma canne et volai sans m'arrêter jusqu'à la Porte-Saint-Martin; on jouait précisément la *Duchesse de Lavaubalière*. Je loue une stalle et cours m'asseoir un instant. Je me crus en paix. Eh bien! non : un forcené à côté de moi poussait des exclamations, en ajoutant à chaque belle scène :

— Voilà, voilà du drame!... Comme cela vaut mieux que tous ces ouvrages à *coups* de théâtre!...

Oh! alors, je n'y tins plus, je m'emportai; le monsieur se fâcha; il fallut aller dans le bureau du commissaire, et là je fus forcé de m'expliquer :

— Voici, monsieur le commissaire... J'adore un amour de femme qui ne peut pas me sentir... Hier, j'obtiens enfin un rendez-vous derrière l'un des chantiers de la rue Basse-du-Temple. J'allais être le plus heureux des mortels, lorsque sur mes reins pleuvent des *coups* de cotret, mais en telle abondance que j'en perds mon foulard. Depuis ce moment, toutes mes contusions me déchirent les entrailles au seul mot de COUP, et mon voisin semblait avoir pris à tâche de prononcer ce mot fatal.

Un éclat de rire sonore partit au même instant; cette gaieté se communiqua bientôt du commissaire à mon tourmenteur.

Il n'y eut que moi qui fronçai le sourcil.

Je venais de reconnaître dans le rieur le mari de ma belle adorée.

E. Burat de Gurgy.

### JACQUEMONT

Alors la vie des voyages était la mienne; je la passais sur les mers du globe et sur des rivages étrangers, quelquefois inconnus; je la passais mêlée de pluie et de soleil, de jours de peine et d'heures de joie; mais toujours remplie de ces émotions fortes qui font sentir la vie.

Je l'aimais, cette existence errante et incertaine où l'âme s'essaye avec le destin; où la science joute avec la nature menaçante; où, toujours coudoyé par la mort, l'homme compte avec elle pour le jour du lendemain, soit dans la triste inertie des calmes, soit dans les convulsions furibondes de la tempête.

Ah! qui me rendra mon bon navire et mes vieux et braves matelots qui m'appelaient leur père; qui se reposaient en moi pour être guidés sur de vastes mers, de vagues en vagues, jusqu'aux promontoires les plus éloignés et dont je n'ai jamais trompé l'attente! Qui me rendra ces précieuses rencontres d'hommes sur la terre étrangère, rencontres imprévues que le hasard met sur le passage des voyageurs pour que l'âme ait aussi son oasis dans le désert de l'absence? car c'est ainsi que j'ai connu Jacquemont. Jacquemont!.. Ah! ce nom, je le sais, va réveiller des douleurs; des larmes et des regrets me seront reprochés; mais je désie d'avoir connu Jacquemont sans céder à l'orgueil de le dire; c'est un legs qu'il a fait à ses amis.

Comment je l'ai connu? c'était dans le Bengale. Un soir, j'étais assis près de lui; il racontait, il était radieux de science et d'avenir; il captivait toutes les attentions, et, quand il gardait le silence, on écoutait encore; et tous les yeux le regardaient de ce regard d'admira-

tion qui caresse. C'était bien plus, lorsqu'il avait fait goûter le charme de son intimité et qu'on avait éprouvé son cœur; le désir de le connaître, qu'il imposait d'abord, se changeait alors en une fièvre d'amitié qui durait toujours. Nous nous entendions; et sans le souvenir de bonheur qui me reste des quelques jours que j'ai passés avec lui, ces quelques jours m'échapperaient dans le compte de mon existence.

Il dut partir pour ce long voyage qui avait pour terme le berceau du monde, le sommet des monts Hymalaya, ce noyau du globe. Les sciences lui avaient demandé cet acte de courage qui souriait à son âme et à ses talents. Oh! quand je le vis s'éloigner à tire de rames dans son *bohah* qui glissait sur les eaux du Gange; quand il m'eut serré la main en me disant : — « Adieu, mon ami, gardez-vous de mal, » ma poitrine se gonfla et mes yeux se chargèrent de larmes. Un instant après, j'entendais dire autour de moi : — « Bon et généreux jeune homme! il part! il est parti!... »

« Que faire? Désirer et attendre, me dis-je; le hasard me l'a fait trouver une fois, le hasard et mes recherches me le rendront peut-être. »

Un jour, je quittais encore la France comme on quitte une mère, et je souffrais de tristesse comme on souffre en laissant au rivage une femme dont on est aimé, et qui reste seule et malheureuse.

Sur le promontoire près duquel le vaisseau devait passer en sortant du port, nous aperçûmes des mains s'agiter dans l'air; c'était le dernier langage que nous adressaient nos amis absents, dans cette séparation dont le premier pas était l'Océan. « Adieu donc! » disions-nous de dessus le pont du navire qui nous emportait dans l'Inde : c'était le dernier adieu, celui qui commence l'absence, et qui se traduit par un silence que troublent des soupirs, et par un regard qu'obscurcissent des larmes.

Nos amis, leurs signes, le promontoire, avaient disparu; la distance avait tout effacé; de tout le bonheur passé, le souvenir et les regrets seuls restaient. Alors mon navire, livré aux solitudes de l'Océan, rappela tous mes soins pour être conduit rapidement à travers leurs espaces immenses. Comme il cinglait fièrement, ce beau navire, incliné sous ce faisceau de voiles arrondies par une brise fraîche et sûre! Comme il roulait mollement parmi les nappes d'écume soulevées sur la mer par sa guibre tranchante! « Courage et bonne espérance! disais-je à mes vaillants matelots; que tout s'arrange! Cinglons pour Bombay, mes enfants; soyons parés partout! et vienne après la tempête, sans la désirer ni la craindre! »

Les amis que l'on quitte occupent les regrets; ceux vers lesquels on tend occupent l'espérance. Ainsi donc, dans mes heures tranquilles, le soir, assis sur la poupe, quand le vaisseau, bondissant de houles en houles, traçait sur la mer son sillon phosphorescent, mon cœur palpitait d'aise et d'espoir au souvenir de Jacquemont, que je reverrais sans doute. Il devait, à cette époque, et d'après mes renseignements, avoir descendu l'Indus, et avoir traversé le pays des Mahrattes où s'arrêta Alexandre.

Vogue donc; vogue, mon navire! Jacquemont est là; roule, tangué, plie sous tes voiles; mais avance rapide et certain comme ces dorades aux nageoires d'or et d'azur qui effleurent la carenne : comme ces albatros aux larges envergures qui croisent ton sillage! Deux fois déjà j'avais coupé l'équateur! « Terre! terre! devant nous! » C'est l'île de Ceylan, l'ancien Trapobane, avec son pic d'Adam et ses brises embaumées. Vogue encore! « Terre! » C'est le cap Comorin; salut; à l'extrémité de l'Indostan, à ce premier anneau de la chaîne des montagnes de Ghaut, ceinture des pays de Tippou-Saëb, orgueil et protection des peuples malabares! Salut, territoire d'Agenga! qui n'est rien, comme dit Raynal, mais qui vit naître Elisa Drapper. Voilà Alepi, Calicut et Goa, souvenirs horribles de l'inhumaine intolérance portugaise; et Mahé, qui se cache dans ses palmiers, honteuse de n'être plus qu'un débris de la gloire française dans l'Inde.

« — Un feu brillant! Où? Par le bossoir de

tribord. C'est Bombay, la dot d'une reine d'Angleterre. Et le lendemain, par un beau soleil, l'*Harmonie*, mon beau navire, plus beau de son drapeau tricolore, sous ses voiles blanches par le voyage, entra dans la belle rade de Bombay.

Parmi les nombreux pavillons qui flottaient dans une forêt de mâts de navires, trois pavillons français flottaient en deuil ! Qui donc est mort ?... Je connaissais les capitaines que je devais trouver là ; ils ne pouvaient que bien faire, et j'ordonnai d'amener le pavillon à demi-corne. Dans la joie de notre arrivée, il y avait à présent de la tristesse.

« Capitaine, me dit le pilote anglais qui voyait entrer mon navire, cette épaisse fumée que vous voyez là est celle d'un bateau à vapeur qui chauffe pour partir dans un moment pour la mer Rouge, jusqu'à Suez ; là, sa correspondance sera remise à la caravane qui part pour Alexandrie, où elle sera reçue par un autre bateau à vapeur qui la portera en Angleterre par la Méditerranée ; en 42 jours elle sera à Londres. » En 42 jours de Bombay à Londres !... O siècle ! il n'y a plus de distance. Profitons, l'occasion est précieuse : — « Amène la yole du capitaine ; embarque quatre canotiers ! — Ma lettre était prête : — « Avant partout, garçons !... » — Et dans cinq minutes j'étais à bord du bateau à vapeur. Je prie, je sollicite qu'on y reçoive ma lettre ; le capitaine s'excuse ; il ne peut pas la prendre ; elle n'est pas timbrée ; son devoir lui défend... — « Allez vite à terre, me dit-il, faites mettre le timbre et revenez plus vite. » Je lève l'ancre dans un instant, et la yole, preste et bondissante, vole sous l'accord vigoureux de ses quatre rameurs. Bientôt je traversais en courant les rues de Bombay, en costume de l'Inde, veste blanche et chapeau de latanier, accompagné de mon doobachy, qui me conduisait à la poste, quand les airs d'une musique funèbre retentirent dans mon cœur comme des glas de mort ! La rue se brisait là ; tout à coup je me heurte à une foule de Parsis qui débouchaient de la rue. Ensuite venait la musique d'un régiment anglais, suivie d'un détachement de soldats marchant lentement, et portant l'arme renversée ! Puis un cercueil couvert d'un drap mortuaire paraît ! Je me découvre... ; je salue avec émotion l'homme mort !... Quatre Français marchent à la tête d'un immense cortège, qui suit attristé et découvert. Il est composé de tout ce que Bombay renferme de notable, d'éclairé et de généreux, cette véritable famille de l'homme utile. Quel deuil dans tout ce que je vois !... Mais me trompé-je ? ces quatre Français qui, sur ces bords lointains, occupent dans cette cérémonie funèbre la place de parents de celui qui n'est plus, je les reconnais. Je m'en approche, et le capitaine Bernard me dit, comme s'il étouffait d'un sanglot : — « Jacquemont !... »

Mon costume, sans doute... Eh ! qu'importe ! n'avais-je pas mon âme ? On me laissa dans le cortège parce que je pleurais ; et si quelques regards scrutateurs s'arrêtaient encore sur moi, je ne les craignais plus ; car, dans leur estime pour Jacquemont, tous étaient jaloux de mon chagrin. Je suivis.

Ce cortège marcha lentement vers le champ du repos ; pompeux de deuil, imposant par le malheur qui justifiait sa tristesse, il l'était encore de tant d'étrangers pleurant un étranger, sur une terre étrangère. Il répandait la sympathie sur son passage. A l'aspect de tant de vénération pour des cendres, les Parsis, les Arabes, les Indiens, s'arrêtaient respectueux et recueillis ; le soir, ils savaient tous le nom de l'homme tant regretté.

Avant de rendre l'argile à l'argile, un ministre de la religion a prié sur la dépouille du voyageur martyr ; il a fait entendre ces paroles de David : « Venez vite, fils d'Israël, un fils d'Israël est tombé dans le désert ! » Tous les assistants ont ressenti une profonde émotion à ce chant du Psalmiste, si applicable en ce jour malheureux. Puis, appelant les consolations du ciel sur des parents et des amis désolés, il a laissé tomber doucement la terre sur les restes de Jacquemont !...

Il repose près d'un palmier, et parmi d'autres tombes ; une simple pierre annonce que Victor

Jacquemont, né à Paris, s'est arrêté là !

Je l'avais retrouvé, cet ami que j'avais tant désiré ; mais mort !... Moi, qui avais tant rêvé le plaisir de lui annoncer la palme qui l'attendait dans sa patrie, je suis arrivé juste pour me heurter contre son cercueil ! pour jeter aussi sur lui ma poignée de terre !

C'est en s'accoutumant aux émotions qui l'ont ébranlée, que l'âme se repose après les fortes secousses ; pour les entretenir, souvent, le soir, j'allais m'asseoir près de la pierre qui recouvre Jacquemont !...

A. Luco.

## LE MYOSOTIS

*Vergiss Mein nicht.*  
(ALPH. KARR.)

Petite fleur d'un bleu si pâle  
Qu'il semble du ciel un rayon,  
Plus belle aux regards que l'opale ;  
Petite fleur, dis-moi ton nom.

— Mon nom ! En son âme rêveuse,  
Mon nom, qu'elle aime à recueillir,  
Quand une femme est amoureuse,  
Lui fait pousser plus d'un soupir.

C'est le mot qu'à sa bien-aimée  
Dit l'amant, près de la quitter ;  
C'est une promesse embaumée  
Que cent fois on fait répéter.

Il est la dernière parole  
Qui sur la bouche vient mourir !  
D'un pur amour c'est le symbole,  
Et l'emblème du souvenir.

Il est saint comme une prière ;  
Et, dans sa touchante pudeur,  
Il cache un aveu téméraire,  
Comme une épine sous la fleur.

Jamais l'amour dans son ivresse,  
Au sein d'un tendre rendez-vous,  
Quand il accorde une caresse,  
N'a prononcé de mot plus doux.

Lorsque sur un joli corsage,  
En se mariant au satin,  
Mes fleurons, placés comme un gage,  
Eclatent par un frais matin.

Blancs et bleus comme sa prunelle,  
A l'absente ils disent tout bas :  
« Soyez constante autant que belle,  
Clémence, ne m'oubliez pas ! »

L. Roux.

## LE MENDIANT

Il était onze heures du soir environ. Je venais d'assister à la représentation d'un drame de la nouvelle école (pauvre école, qui atteint déjà la caducité sans avoir eu l'âge mûr !), lorsque je fus accosté par un homme de mauvaise mine. Il me demandait la charité. Je m'arrêtai.

— Monsieur, me dit-il, il y a vingt-quatre heures que je n'ai mangé. Manchot et cassé comme je suis, il m'est impossible de travailler. Sur mon âme, monsieur, je n'ai pas mangé depuis hier au soir.

M'apercevant, à une forte odeur d'eau-de-vie, qu'il avait bu plus récemment, je retirai ma main à demi entrée dans ma poche pour y chercher l'obole du pauvre, et je fis un pas pour m'éloigner.

— Monsieur, me dit-il d'une de ces voix creuses qui expriment si bien la misère, monsieur, je me meurs de faim !

— Je vois bien que ce n'est pas de soif.

— Ah ! monsieur, vous allez faire comme les autres ; vous me traitez d'ivrogne parce que j'ai bu la goutte. Mon Dieu ! quand on n'a qu'un sou, qu'on a tout à la fois froid, soif et faim, une goutte d'eau-de-vie est encore ce qui sou-

tient le mieux : ça réchauffe et ça étourdit la faim.

Quelle effrayante énergie dans ces expressions ! ma main rentra brusquement dans ma poche ; elle n'y chercha plus le petit sou du pauvre, mais ramassa tout le billon que j'avais reçu en échange d'un franc tout neuf, au bureau des cannes et parapluies du Théâtre-Français.

— Tenez, mon brave homme, voilà ce que j'ai sur moi. Mais est-ce que vous n'avez aucune ressource ?

— Aucune, que l'aumône et le...

— Et le vol ?

— Vous l'avez dit, monsieur, mais quand on a des principes...

— Vous avez des principes ? en ce cas, mon ami, vous valez mieux que bien des hommes qui en manquent dans des positions où il est si facile d'en avoir.

— Oh ! oui, monsieur ; on ne sait pas tout ce qu'on a de mal à être honnête homme quand la faim talonne. Je vivotte des aumônes que j'attrape à la dérobée ; car la police se dresse sur mon passage, à droite, à gauche, devant, derrière, partout. On nous empêche de mendier notre pain, et l'on ne nous en donne pas. — Mais n'arrive-t-il jamais que l'aumône vous manque un jour ?

— Trop souvent, monsieur ; mais nous glanons d'ordinaire quelques sous à la porte des cafés, des restaurants. On compte que le bourgeois qui vient de faire un bon repas n'ose pas alors nous refuser.

— Il y aurait remords, mon brave homme, et le remords trouble la digestion.

En tâtant mon gousset, je venais de retrouver une pièce de deux francs.

— Entrez chez ce marchand de vin, dis-je au mendiant philosophe, vous vous réchaufferez en buvant un coup ; mangez aussi quelque chose.

J'entraî avec lui. Il faudrait le crayon de Calot et de Charlot pour reproduire ce crâne chauve entouré de rares cheveux blancs, ces joues creusées et flétries, ces yeux qui brillaient encore sous d'épais sourcils, toute cette physionomie enfin, défigurée par la souffrance, mais qu'un sourire sardonique contractait encore, le sourire de l'homme qui se révolte contre sa destinée.

Je le vis dévorer, avec la voracité du tigre, un morceau de viande froide et une livre de pain ; il vida une bouteille, et je surpris dans ses yeux le désir de trinquer avec son amphitryon ; mais mon orgueil, sot orgueil, me fit monter le rouge au visage à cette seule pensée. Et pourquoi, bon Dieu ? car enfin ce mendiant déguenillé, comme il me l'apprit bientôt, avait été soldat, soldat de l'expédition d'Égypte. C'était un des hommes à qui Bonaparte avait adressé ces sublimes paroles : « Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! »

Ce mendiant déguenillé avait plus tard suivi son maître à l'île d'Elbe.

— Ah ! si l'empereur était resté, disait-il, j'aurais la croix et les Invalides ?

Je prêtai patiemment l'oreille au pauvre homme. Ses souvenirs se pressaient en foule. Nous traversions la place du Carrousel.

— C'est ici, me dit-il, que nous dressâmes nos bivouacs le jour de notre arrivée de l'île d'Elbe ; c'est ici qu'on nous transporta en triomphe ! Nous ne courions point le danger de mourir de faim ce jour-là. C'était à qui nous apporterait des jambons, des poulardes et des paniers de vin. Ça fait mal ces souvenirs-là, monsieur. Des feux de joie illuminaient cette place, aujourd'hui si noire, malgré les lanternes du château. Tenez, c'est là qu'on nous logea ensuite, c'est-à-dire, c'était là ; car la caserne a disparu. Une caserne soignée, ma foi ! l'ancien palais de Cambacérès, et on avait écrit dessus, depuis que les grenadiers de l'Elbe y logeaient : *Quartier des braves*. Le quartier des braves est démoli, et quant aux braves, vous voyez où ils en sont... Mais, prenez garde d'être écrasé, monsieur, voici un omnibus. Encore une invention bonne pour le bourgeois qui a six sous à dépenser ; mais pour nous autres,

pauvres diables, c'est une chance de plus d'être écrasés.

Nous venions de traverser le guichet du bord de l'eau. Je donnai à mon compagnon l'argent qui me restait après avoir payé son souper.

— Vous prenez le Pont-Royal, me dit-il, je descends le quai des Tuileries pour gagner le Pont-Neuf et la Cité, où reste mon logeur. C'est un brave homme, mais pas de sou, pas de gîte! Aussi, n'est-il pas rare que je couche sous les piliers de la Halle ou dans les bâtiments en construction.

— Mais vous devez avoir des états de service. Comment vous laisse-t-on mourir de misère?

— Hélas! monsieur, lorsqu'après avoir traîné six mois dans les hôpitaux de Belgique après la déroute de Waterloo, je regagnai Paris, ne s'est-on pas avisé de m'arrêter comme vagabond! J'ai eu beau leur dire: « Vous n'y pensez pas, vagabond! Un vagabond, c'est celui qui court le pays. Moi, je rentre dans le civil, je suis *sédentaire*. C'est quand je faisais mon tour du monde avec l'*ancien* qu'il fallait m'appeler vagabond. » Ils m'ont donc mis en prison; j'en suis sorti. On m'a *rempoigné*. Voilà vingt ans que je fais ce métier-là.

Nous avions suivi la rue du Bac et nous nous trouvions à la hauteur de la rue de l'Université. Il prit à gauche et je tournai à droite, plaignant du fond de mon cœur le vieux brave, dont toutes les veines, sans doute, avaient saigné pour la France, et qui, après s'être fait griller pour elle en Egypte, geler peut-être en Russie, était venu mourir de faim sous le beau ciel de la patrie.

— Oh! non, n'en déplaise au docteur Pangloss, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles!

Jules Gourmez.

## SILHOUETTES DRAMATIQUES

### LE PORTIER DE THÉÂTRE

Le portier de théâtre n'est pas une utopie comme la femme libre, la pierre philosophale et le gouvernement à bon marché; il existe, il est visible à l'œil nu; il boit, mange et dort comme les autres hommes, souvent même davantage. Gros, gras et court, hâlé, grêlé, ventru, trapu, velu, il tient le milieu entre le loup garou, le cheu colossal et le pavé Dèz-Maurel. D'animal plus laid, il n'y en a pas; de plus brutal, je n'en connais guère: il ferait croire aux licornes, aux capricornes et à toutes les bêtes à cornes de la mythologie.

Dans le vestibule de toutes les maisons civilisées, on lit sur le mur ces trois mots sacra-

mentels: « Parlez au concierge, » ou « Parlez au portier, » selon que vous demandez le cordon au faubourg Saint-Germain, à la Chaussée-d'Antin ou au Marais. Le portier de théâtre semble porter écrite, sinon au-dessus de sa loge, au moins dans les traits de son visage, cette formule plus neuve et moins consolante: « Ne me parlez pas. »

Tous les matins, depuis trente ans, il avale une tasse de chocolat et un numéro des *Débats*. Il sait tous les bons mots de M. Dupin l'ainé, voilà pour la politique; il lit, lui seul, les romans de l'éditeur Dessessart, voilà pour la littérature; il assiste à tous les procès en adultère, voilà pour la morale.

Casquette de loutre, cheveux roux, habit bleu de roi à larges boutons de cuivre, bas gris et pantoufles violettes, tel est son costume des quatre saisons. Comme le juste d'Horace, il se promènerait ainsi fagoté sur les débris de l'univers.

Le portier de théâtre est né dans le théâtre il y mourra. On ne peut pas le mettre à la porte; il y est par état. Qu'on le destitue, il se fait machiniste.

Arrive une révolution, et il s'attache aux reins le tablier modeste d'allumeur de quinquets. Devient-il goutteux? on lui assigne pour invalides le département des cabinets particuliers. La salle a beau s'agrandir, diminuer, être pleine ou vide, chaude ou froide, claire ou sombre, il est à son poste. Chaque directeur le prend, le quitte, le vend ou l'échange en même temps que les banquettes et les décors; c'est le plus vieux meuble de l'établissement.

Il est poli le jour de la Saint-Sylvestre, galant par reminiscence, brave par occasion: en juillet 1830, on l'a vu égorger, d'un coup de parapluie, un petit chien qui lui mordait les jambes et ne criait pas: « Vive la Charte! » Triste fruit des révolutions!

Été comme hiver, nuit et jour, en tout temps et à toute heure, avoir l'œil ouvert, l'oreille tendue et le pied levé, porter les billets donnés de l'administration et les billets doux des actrices, vernir les brodequins de la grande coquette, recoudre le caleçon du père noble, acheter le souper de l'ingénue, faire les commissions de toute la troupe, saluer les auteurs, boire avec les musiciens, rire avec les figurantes, éconduire les importuns, recevoir les amoureux, courir, suer, souffler, geler, le tout pour dix francs par semaine; voilà sa vie! Étonnez-vous qu'il ait l'air si hargneux! le malheur aigrit l'homme!

Shakespeares imberbes qui, bravant les lois paternelles, peut-être même celles du bon sens et de la grammaire,

Courez du bel esprit la carrière épineuse,

ou qui, en d'autres termes, charpentez un quart de vaudeville! Mars, Damoreaux et Taglionis en herbe qui venez, en tartan vert et en socques articulées, implorer la faveur d'un début et le service d'un directeur! Crédules lycéens qui, vous passionnant, un soir de congé, pour la prima donna du lieu, vous ruinez pour elle en vers et en bouquets, sans vous douter que vos sonnets serviront de papillotes à ses cheveux blonds ou noirs, et que vos fleurs rentreront dans les profits de sa femme de chambre! Vous tous qui vous aventurez dans le labyrinthe des coulisses, ne vous amusez pas aux bagatelles de la porte, et priez Dieu que le portier soit myope, à moins que, pour vous faire ouvrir cet enfer par le cerbère aboyant qui en garde le seuil, vous ne lui jetiez force gâteaux de miel, ou, ce qui est moins poétique, mais plus sûr, force écus de trois à six livres!

Alfred P...

## VENTES ET LOCATIONS

— **A céder**, par suite de décès provenant de coliques de plomb, motivées par l'usage du cidre, trois feuilletes de cette boisson. — La première est nécessairement en vidange.

— **A échanger**, deux pipes d'eau-de-vie contre une culottée.

— **A céder**, trois cors, dont deux aux pieds et un de chasse.

— **A vendre**, toujours pour cause de prolongement de la rue de Rivoli, trois bottes, dont deux d'asperges ayant servi, et une vernie.

— **A céder**, pour cause d'insomnie, un bois de lit en très mauvais état, mais peuplé de punaises. — On donnera des facilités.

— **A échanger** un pistolet à deux coups contre trois dé bâton.

— **On offre** vingt-trois sous de récompense à la personne qui ira voir l'heure à la montre du dompteur Charles quand il folichonne dans la cage de ses animaux.

— **A louer**, une maison qui, bien que prête à s'écrouler sur la tête de ceux qui l'habitent, peut devenir d'un bon rapport.

— **A louer** un oncle venant d'Amérique, encore assez propre pour représenter une famille en cas de maladie ou autre placement difficile.

Commerson, rédacteur en chef.

EN VENTE CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, RUE DE GRENELLE-SAINTE-HONORÉ, 14.

A 5 Centimes la Livraison

# ENCYCLOPÉDIE NATIONALE

## DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

OU RÉSUMÉ COMPLET

## DES CONNAISSANCES HUMAINES

Comprenant l'Histoire, la Biographie, la Mythologie, la Géographie, la Rhétorique, la Philosophie, l'Économie politique, l'Astronomie, les Mathématiques, la Mécanique, la Statistique, la Physique, la Chimie, la Géologie, la Minéralogie, la Physiologie, l'Anatomie, la Zoologie, la Botanique, la Médecine, l'Architecture, les Arts et Métiers, le Commerce, l'Industrie, la Législation, l'Agriculture, les Beaux-Arts, la Littérature, etc., etc., etc.

Rédigée par une Société de Savants et d'hommes de lettres,

Sous la direction de

MM. J.-P. HOUZÉ et LOUIS BARRÉ.

Ouvrage couronné par la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Paris. — DEUXIÈME ÉDITION. — Avec plus de 1,200 gravures.

L'ENCYCLOPÉDIE NATIONALE forme QUATRE MAGNIFIQUES VOLUMES in-4° de 700 pages, divisés en 330 livraisons, contenant la matière de plus de 40 volumes in-8°, illustrés de plus de 1,200 gravures. — L'ouvrage est complet et se vend 17 francs.

Paris. — Dubuisson et C<sup>e</sup>, imprimerie spéciale pour les journaux, rue Coq-Héron, 5.